DU CHAR DE GUERRE À LA TOUR : LE DESTIN D'UNE FIGURE DU JEU D'ÉCHECS EN OCCIDENT

Origines et diffusion du jeu d'échecs

Le jeu d'échecs est né dans le sous-continent indien vers le VI^e^ s. de notre ère. Les trente-deux pièces figurent les différentes composantes des armées indiennes – éléphants et chars de guerre, cavaliers et piétons – dirigées par un roi accompagné d'un conseiller. Le jeu se diffuse rapidement en Perse, et c'est la conquête par les Arabes d'un empire sassanide affaibli, entre 638 et 651, qui permit la diffusion des échecs vers l'ouest. Dans les décennies suivantes, la foudroyante expansion arabe vers le Maghreb et l'Espagne amena probablement son apparition en Méditerranée occidentale.

L'introduction des échecs dans l'Occident chrétien se place nettement plus tard, au cours du X^e^ s. Elle s'est logiquement effectuée à partir de régions en contact avec le monde musulman : d'une part, l'Italie du sud et l'Empire germanique et, d'autre part, la Catalogne. L'archéologie fournit désormais de nombreux jalons illustrant la progression du jeu à travers l'Europe : il est présent dès l'an mil dans l'ensemble des espaces français et germanique, mais ne semble introduit dans les Îles britanniques qu'avec la conquête normande. À l'est, il apparaît progressivement dans tout le monde slave à partir des environs de 1100, puis gagne la Scandinavie dans la seconde moitié du XII^e^ s.

Lorsqu'il fit son apparition dans ces diverses régions d'Europe, le jeu d'échecs exerça immédiatement une fascination qui ne s'est pas éteinte aujourd'hui, mais il apparut à la fois proche et lointain. Proche, parce que ce jeu aristocratique reflétait d'autres élites guerrières et qu'il avait été précédé par des jeux de table apparentés ; lointain, parce qu'il illustrait une armée fort exotique aux yeux d'un Occidental, avec ses éléphants et ses chars de guerre. De plus, le lexique persan ou arabe des pièces entraîna des adaptations linguistiques parfois étranges.

Enfin, le jeu a été introduit en Occident sous deux formes : des pièces réalistes, relativement faciles à identifier, mais surtout des figures fortement schématisées, issues de la prohibition des images pratiquée par certains courants musulmans. Il devenait évidemment beaucoup plus difficile d'identifier un éléphant réduit à deux défenses sortant d'un tronc de cône ou un roi dont ne subsistait plus qu'un approximatif trône. Les joueurs occidentaux ont donc multiplié pendant plusieurs siècles les cheminements interprétatifs, jusqu'à réinventer en grande partie le jeu[1].

Les vicissitudes du char de guerre

Le destin du char de guerre, à l'évidence la figure du jeu qui rappelle le plus les pratiques de l'Antiquité, va nous permettre de détailler l'une de ces trajectoires. La version figurative du char est attestée par un petit nombre d'exemplaires dans l'Orient des VII^e^-IX^e^ s. Il prend la forme d'un bige ou d'un quadrige, parfois monté par deux personnages. Sur la route de la soie, il apparaît entre autres au début du VIII^e^ s. à Afrosiab, la cité qui précéda Samarcande[2] et, à une date probablement antérieure, dans l'oasis de Gaochang, aujourd'hui en territoire chinois (*pl. I*, 1)[3]. En Perse, un exemplaire mal daté, mais probablement précoce, provient de la région de Nishapur[4]. Plus tard probablement, des exemplaires semi-figuratifs ont également été produits dans l'espace islamisé, mais leur contexte de découverte demeure incertain[5].

Lors de la diffusion du jeu dans l'espace islamique, le char constituait déjà un archaïsme, puisque les armées indiennes ne l'utilisaient plus et qu'il n'entrait pas dans la tradition des espaces persan ou arabe. S'il subsiste tardivement dans certains jeux du sud de l'Inde ou chez certains peuples d'Asie centrale, la nature réelle de la pièce, et même la signification de son nom, semblent souvent oubliées plus à l'ouest[6].

Les occurrences de chars réalistes sont encore plus rares en Occident. Le jeu d'échecs dit « de Charlemagne », longtemps conservé dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis, comprenait trois biges en ivoire d'éléphant. Ils furent produits au cours du troisième quart du XI^e^ s. dans l'un des ports multiculturels d'Italie du Sud, probablement Amalfi ou Salerne (*pl. I*, 2)[7]. L'exemplaire en bois de cerf découvert

1. Pour une présentation plus détaillée des origines du jeu, nous nous permettons de renvoyer à Bourgeois 2012.
2. Londres, British Museum, Department Middle East, 1980, 0730.1.
3. Le Coq 1913, 217-218.
4. Londres, British Museum, department Middle East, 1991, 1012.1.
5. New York, Metropolitan Museum of Art, 64.262.2.
6. Murray 1913, 370-371.
7. Pastoureau 1990, fig. 11.

sur la motte de Loisy (Saône-et-Loire) est, lui, totalement déconnecté de l'espace islamique et sa datation aux alentours de l'an mil apparaît particulièrement précoce (*pl. I*, 3)[8]. Ces biges réalistes n'apparaissent plus au nord de la Méditerranée après la fin du XI^e^ s. Dans l'iconographie de l'Occident médiéval, les figurations de chars sont d'ailleurs rares et souvent fort éloignées des prototypes. Elles relèvent de traditions antiquisantes illustrant, en particulier, les chars de la Bible[9], l'Intempérance ou la Luxure dans la *Psychomachie* de Prudence[10] ou la constellation du Cocher[11].

La version schématique élaborée dans le monde islamique connut un succès beaucoup plus large en Occident, puisque plus d'une centaine de pièces de ce type ont été recensées à ce jour. La pièce prend la forme d'un corps plus ou moins parallélépipédique dont le sommet porte deux pointes rappelant la tête des chevaux, parfois séparées par une ou plusieurs excroissances plus courtes. Quelques luxueux prototypes en cristal de roche produits dans l'Égypte ou l'Irak fatimide avant le milieu du XI^e^ s. étaient parvenus en Europe et furent longtemps conservés dans des trésors d'églises (*pl. I*, 4)[12]. Très vite, des imitations locales, plus ou moins proches des modèles, ont été confectionnées en Europe, comme les pièces en bois de cerf des environs de l'an mil découvertes dans les *castra* d'Andone et de Boves (*pl. I*, 5 et 6)[13], ou les exemplaires en bois de noisetier et en calcaire issus de l'habitat fortifié de Charavines, déserté en 1039 (*pl. I*, 7)[14].

La bibliothèque du monastère suisse d'Einsiedeln conserve un court poème rédigé dans la seconde moitié du X^e^ s. et connu sous le nom de *Versus de scachis*[15]. Cette œuvre livre la plus ancienne occurrence du jeu dans un texte occidental. S'il suit globalement les règles héritées du monde islamique, le jeu a déjà subi des adaptations majeures, qui concernent en particulier l'apparition de la reine à la place du vizir, l'adoption d'un échiquier alternant des cases bicolores et la dénomination des pièces.

---

8. Goret & Poplin 2004-2005.
9. Par exemple Pharaon poursuivant les Hébreux (du rouleau d'*Exultet* de Fondi, 1136, Paris, BnF, nll. acq. lat. 710) ou l'ascension du prophète Élie du bible de la cathédrale de Rochester (vers 1130, Londres, British Library, MS Royal 1 C VII, fol. 154v).
10. L'Intempérance : Paris, BnF, latin 8318, fol. 52, Tours, IX^e^-X^e^ s. ; départ de *Luxuria* pour la guerre : recueil de dessins d'Adémar de Chabannes, Saint-Martial de Limoges, avant 1034, Leyde, Universiteitbibliothek, ms. Voss. lat. 8°-15.
11. Paris, BnF, latin 12117, fol. 133, Paris, Saint-Germain-des-Prés, milieu du XI^e^ s.
12. Sur la production et le destin de ces pièces, voir, entre autres, Casamar & Valdès Fernandez 1999 ; Cordez 2007-2008.
13. Bourgeois 2009, fig. 3.77, n° 1854-1956 ; Goret & Grandet 2012, 88-89.
14. Colardelle & Verdel 1993, p. 263-265.
15. Einsiedeln, Stiftbibliothek, MS 365 (220), fragment XVIII, fol. 95r-94v (volume composite réalisé à l'époque moderne. Le feuillet doit provenir du MS 125 du même fonds). Copie partielle à peine postérieure dans le MS Einsiedeln 319 (645), fol. 298r. Silagi & Bischoff 1979, 652-655. Pour la description et la datation de ces manuscrits, voir Gamer 1954, 734-750.

La sémantique du char primitif y apparaît particulièrement fluctuante. Il est d'abord qualifié de bige ou de roc, vocable sur lequel il nous faudra revenir. La difficulté à qualifier cette pièce est confirmée par l'apparition de deux autres dénominations : le *marchio* (marquis) et le *magis*, peut-être pour *magister*, qui désigne parfois un maître de cavalerie en latin classique. Dans l'empire carolingien puis dans l'empire germanique, le terme marquis s'applique à un comte revêtu d'un certain prestige et cantonné sur une frontière, tout en jouissant de la proximité royale[16]. Dans les *Vers sur les échecs*, il ne qualifie pas seulement des chefs militaires juchés sur leur char, mais des aristocrates placés par le roi dans les marges de l'échiquier, aux deux extrémités de l'armée. Les sources italiennes précoces empruntent une voie proche lorsqu'elles qualifient cette figure du jeu de *rector* ou de *comes*[17].

Le char, comme le marquis ou le comte, n'a pas connu de postérité en Occident. C'est en croisant le nom arabe du char, *rukh*, à la forme schématique de la pièce que va s'imposer une qualification plus stable. Par une proximité phonétique, *rukh*[18] est assimilé à *roca*, terme latin qui, dès le X^e^ s., désigne les châteaux perchés sur des éperons rocheux d'Italie, du sud de la France ou de Catalogne et dont nous avons noté la première occurrence dans les *Vers sur les échecs*. Cette translittération est facilitée par la forme stylisée, qui permet, sans faire preuve de trop d'imagination, d'identifier le volume inférieur à un bâtiment et les pointes à un crénelage.

Seules quelques pièces de musée, à l'origine mal connue et attribuées sur des arguments stylistiques assez fragiles aux XI^e^-XII^e^ s., figurent clairement une fortification. C'est le cas d'un château d'origine germanique (*pl. I*, 8)[19] ou d'une tour présentant un décor d'hommes sauvages ou de géants combattant avec des bâtons, inspirés des chansons de gestes[20], comme d'une pièce plus tardive représentant plus clairement une tour et découverte aux Pays-Bas, dans le château d'Utrecht[21].

Le roc schématique d'origine islamique va connaître d'autres réinterprétations dans le temps et dans l'espace. Dans un premier temps, les deux têtes schématiques divergent progressivement. Si l'on excepte une pièce en ivoire d'éléphant mal localisée et mal datée[22], c'est principalement l'iconographie qui marque cette mutation, à la

16. Kupper 2014.
17. Murray 1913, 422-423.
18. Murray 1913, 395. Le terme emprunté par le latin est probablement pris à un original dont la prononciation est celle de l'arabe occidental parlé au Maroc et dans l'Espagne musulmane (prononciation de la voyelle *damma* comme un [*o*], alors qu'en Arabie, en Égypte ou en Syrie, elle a la valeur phonétique [*ū*] ou [*ŭ*]).
19. Goldschmidt 1926, fig. 18.
20. Sanvito 2000, 38-39.
21. https://sites.google.com/site/caroluschess/medieval-european-pieces/medieval-dutch-pieces.
22. Sanvito 2000, 23.

fin du XII^e ou au XIII^e s. (*pl. I*, 9 et 10)[23]. À partir de la même époque, on rencontre des pointes en forme de crosses plus marquées ou qui forment des enroulements circulaires[24] et vont devenir de véritables volutes dans toute l'Europe occidentale des derniers siècles du Moyen Âge (*pl. I*, 11 à 13)[25]. Cette mutation aboutit dans certains cas à des feuillages plus réalistes (*pl. I*, 14)[26], dans d'autres à des ailettes remontant à la verticale (*pl. I*, 15). Les tours d'un jeu d'échecs en cuivre doré, cristal de roche et topaze des collections royales françaises, réalisé vers 1400, fournissent un bon exemple de cette dernière variante[27].

À ce stade d'évolution, les chevaux du char primitif semblent totalement oubliés. Pourtant, on voit réapparaître dans l'iconographie échiquéenne et héraldique de la fin du Moyen Âge des tours dont les pointes figurent deux têtes de chevaux

23. Ce type est représenté sur l'une des tours de l'exemplaire des *Carmina burana* de l'abbaye bénédictine de Beuern (Bavière, 1220-1250, Munich, Bayerische Staatbibliothek, ms. Clm 4660 et 4660a, fol. 92r) et constitue également l'unique forme figurée sur le *Libro de ajedrex* d'Alponse X de Castille (Séville, 1283, Orellana Calderón 2007). Il apparaît au début du XIV^e s. sur un *Gieu des eskies* de Nicholes de S. Nicholaï, texte d'origine lombarde copié à Paris (Paris, BnF, français 1173, fol. 3). Il est également figuré sur une gravure du *Das Goldene Spiel* du maître Ingold, imprimé à Augsbourg en 1472 (Paris, BnF, Imprimés, Rés. y2. 281).

24. Lübeck, Allemagne, fin du XII^e-XIII^e s., bois, *Heinrich der Löwe* (Luckhardt & Niehoff 1995, F25/03c) ; armes parlantes du roi du Maroc sur le rôle d'armes de *Zürich* (Zurich, vers 1330-1335, http://www.e-codices.unifr.ch/fr/list/one/snm/AG002760) et tapisserie du Jardin d'amour (Bâle, vers 1460-1480, Wichmann & Wichmann 1960, pl. 79).

25. Ce type est attesté dans l'iconographie italienne des XIV^e et XV^e s., en particulier dans les traités d'échecs qui se multiplient au cours de cette période : mélanges contenant un *Giuocho degli scacchi* (XIV^e-XV^e s., Florence, Biblioteca Roccardiana, Ms. cart. 2871, fol. 34r-57v), peinture sur bois de Liberale da Verona figurant des joueurs d'échecs (vers 1475, New York, MET, inv. 43.98), *Ars memoria*, Publicus 1482. Les rocs héraldiques français figurent aussi cette forme dès la seconde moitié du XIV^e s. (Armorial Bellenville, vers 1364-1386, Paris, BnF, français 5230, fol. 54v) ; armes de Jean III Bernard, archevêque de Tours de 1442 à 1466 (Tours, Bibl. mun., ms. 390, fol. 1). En Angleterre, un manuscrit de l'abbaye d'Abbotsbury fournit une attestation précoce du type, de peu postérieure à 1273 (Londres, British Library, MS Cotton Cleop. B IX), mais il n'est pas certain que les extrémités en forme de crosses d'évêques soient totalement réalistes. Il se retrouve plus tard sur un incunable anglais du jeu d'échecs, le *Game and Playe of the Chesse*, édité par William Caxton et paru en 1474. L'espace germanique livre aussi des occurrences au XV^e s., comme le roc assez schématisé d'un exemplaire de Jacques de Cessoles, produit en Autriche ou en Allemagne en 1464-1465 (Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Ms. 2801, fol. 52r), ou celui figuré dans J. Mennel et C. Egenolff (Mennel & Egenolff 1536, frontispice). Cette forme subsiste au XVI^e s. sur plusieurs documents iconographiques (par exemple Hans Muelich, *Livres des joyaux de la duchesse Anne de Bavière*, 1552-1555, Munich, Bayerisches Staatsbibliothek, Cod. icon. 429, fol. 3).

26. Volutes divergentes (Helmont, Pays-Bas, XII^e s., ivoire de narval, Kluge-Pinsker 1991, A34) ou convergentes (Oslo, Norvège, Lund 2014, 274).

27. Cette variante apparaît également sur un exemplaire de Jacques de Cessoles copié en Allemagne entre 1390 et 1408 (Cambridge Harvard, University Houghton Library, Ms Typ. 045, fol. 75v) et sur un incunable de Luis Ramírez de Lucena édité à Salamanque vers 1497 : *Repeticion de amores y arte de ajedrez con CI juegos de partido*.

(*pl. II*, 16)[28]. Enfin, l'espace germanique et scandinave nous livre des interprétations encore plus libres, telles des pièces au sommet en forme de papillon (*pl. II*, 18)[29].

Un autre moyen d'adapter la pièce schématique consista à la décorer de figurations chrétiennes ou chevaleresques. Ce fut, par exemple, le cas de ce roc en ivoire d'éléphant des années 1120-1140, pourvu d'un décor représentant Adam et Ève et deux chevaliers s'affrontant (*pl. II*, 17)[30].

Dans un passage de son traité encyclopédique *De natura rerum*, rédigé entre 1200 et 1204, l'anglais Alexandre Neckam fournit une définition savante très divergente du roc : « Le roc symbolise un soldat légèrement équipé, qui était originellement appelé *Janus biceps*, et comportait en conséquence deux têtes »[31]. Au début du XII^e^ s. déjà, une autre source anglaise, le *Poème de Winchester*, décrivait la figure comme un *bifrons rochus*[32]. Quelques pièces du XII^e^ ou du XIII^e^ s. peuvent transcrire ces descriptions. Les deux personnages armés peuplant des rinceaux d'un exemplaire en ivoire de morse découvert en Écosse en fournissent une version réaliste (*pl. II*, 19)[33]. Le roc apparaît également figuré sous la forme de deux cavaliers dans les nombreux exemplaires d'un ouvrage à succès des XIV^e^ et XV^e^ s. : le *Jeu des échecs moralisé* du dominicain gênois Jacques de Cessoles[34]. Un roc schématique dont les pointes se terminent par deux têtes humaines semble relever de cette interprétation (*pl. II*, 20)[35].

Assez logiquement, la figure symbolisant le château occidental n'a pas non plus connu un grand succès dans les régions d'Europe où ce type d'architecture n'était pas encore en usage. Ce sont aussi celles où les échecs firent plus tardivement leur apparition. Au cours du XII^e^ s., on voit apparaître dans deux sites biélorusses des embarcations figuratives à coque en forme de croissant, disposées sur un pied et portant des archers et un pilote (*pl. II*, 21)[36]. Ces figurations correspondent à des

---

28. Cette variante, figurée sur un burin du maître B.R. (Rhin inférieur, fin des années 1480) et sur un manuscrit contenant des traités d'un moine de Tegernsee au XV^e^ s., Mauritius, est également utilisée à la fin du Moyen Âge dans l'héraldique germanique (Murray 1913, 704-705).
29. Ce type est figuré dans le traité d'échecs germanique de Jakob Mennel, Jacob Köbel et Johan Schäffler (Mennel *et al*. 1507) comme dans celui de Jakob Mennel et Christian Egenolff (Mennel & Egenolff 1536). Il faut peut-être lui rattacher un exemplaire mal localisé et mal daté (Scandinavie ? Linder 1979, 76).
30. Gaborit-Chopin 2003, n° 77.
31. Murray 1913, 511-512.
32. *Ibid*., 514-515.
33. Loch Saint Columba (Kilmuir Parish) : Goldschmidt 1926, pl. LXXI, n° 256a-c.
34. Jacques de Cessoles, *Liber de moribus hominum vel officiis nobilium sive super ludo scacchorum*, éd. et trad. Mehl 1995. Parmi les nombreuses miniatures figurant cette iconographie, voir, par exemple, Besançon, Bibl. Mun., ms. 434, fol. 261 (Douai ? 1372) ; Paris, BnF, français 1166 (Paris, fin du XIV^e^ ou début du XV^e^ s.) et français 2000 (France, vers 1480-1485).
35. Château de Fréteval (Loir-et-Cher) : Goret & Grandet 2012, 121, n° 3.
36. Grodno et Volkovysk (Biélorussie) : Linder 1979, 81.

bateaux à proue et poupe surélevées, décrits dans les sources russes contemporaines sous le nom de *nasad*[37], mais c'est un vocable plus littéraire qui s'est imposé pour dénommer la pièce du jeu d'échecs : *lad'ia*, c'est-à-dire « bateau »[38].

Contrairement à l'évolution reconnue plus à l'ouest, ce n'est pas le nom arabe de la pièce qui a guidé ici sa réinterprétation, mais la forme générale de sa version schématique, rapprochée d'un mode de combat qui avait plus de sens dans le monde slave et marque l'importance primordiale de grands fleuves, de la Mer caspienne ou de la Mer noire dans le développement de la Russie médiévale[39]. Cette réinterprétation inattendue du char suscita à son tour de nombreuses formes schématiques. Les pièces les plus simples finirent par revenir à une forme proche du roc schématique de l'espace musulman : leur base disparaît et leur sommet se limite à une échancrure ou à deux appendices sinueux (*pl. II*, 22 à 25)[40]. Ces diverses variantes ne semblent pas dessiner une évolution linéaire allant du bateau réaliste vers des formes de plus en plus simples, puisqu'elles coexistent au moins depuis la fin du XIII^e^ s.

Tournons-nous maintenant vers la Scandinavie. Le célèbre dépôt de pièces d'échecs de l'île de Lewis, au nord de l'Écosse, a probablement été produit dans l'archevêché norvégien de Trondheim vers 1200[41]. Dans cette collection de soixante-dix-huit figures en ivoire de morse ou de cachalot, on ne rencontre pas de tour. Deux types de fantassins viennent les remplacer. La première catégorie a donné lieu à une abondante littérature. Il s'agit de quatre guerriers aux yeux exorbités et qui mordent à belles dents le sommet de leur bouclier (*pl. II*, 26). Ces étranges représentations ont été identifiées comme des guerriers d'élite scandinaves dénommés *berserkir*[42], expression imparfaitement rendue en français par la formule « guerriers-fauves ». L'auteur islandais de l'*Histoire des rois de Norvège*, Snorri Sturluson, décrit au début du XIII^e^ s. l'étrange comportement de ces hommes qui allaient au combat ou participaient à des parades martiales avec d'impressionnantes manifestations de sauvagerie. Dans la *Saga d'Egils*, un personnage « saisi par la fureur des guerriers-fauves au moment de rejoindre l'enclos d'un duel, se met à hurler affreusement et à mordre son bouclier »[43].

---

37. *Chronique laurentienne*, compilée en 1377, à l'année 6659 (1151), citée par Linder 1979, 81.
38. Ce terme est fréquemment utilisé pour des bateaux de guerre dans les chroniques russes à partir du X^e^ s. (*ibid.*).
39. Plus vers l'est, cette forme se retrouve dans des lieux aussi éloignés que le Siam, le Bengale et Java (Murray 1913, 386-387).
40. Novgorod, Russie, 1270-1299 (Rybina 1992, pl. V.5, n° 9) ; Kopys, Biélorussie, XI^e^-XIII^e^ s. (Linder 1979, 61 et 63-65).
41. Voir, en dernier lieu, Caldwell *et al.* 2009.
42. Sur ces combattants, voir les synthèses récentes de Malinowski 2009 et de Samson 2011, ainsi que Price 2014.
43. Samson 2011, 230.

Les guerriers-fauves appartiennent pourtant à un passé déjà lointain lorsque les auteurs de sagas couchent par écrit les traditions nordiques. L'*Histoire de saint Olaf* leur attribue encore un rôle décisif lors d'une victoire remportée vers 1030[44], mais il s'agit de l'ultime mention de ces combattants dont le Christianisme amena bientôt l'extinction et dont les jeux de Lewis fournissent d'ultimes réminiscences.

La seconde catégorie comprend huit fantassins barbus portant le même équipement que les précédents : casque, épée et bouclier en forme d'écu, et qui sont qualifiés de gardiens (*Warders*) par les chercheurs anglais (*pl. II*, 27). Trois autres exemplaires, respectivement islandais, suédois et probablement danois[45], peuvent leur être comparés. Aucune de ces variantes n'aura de postérité[46]. Les sources scandinaves ne fournissent une terminologie du jeu qu'un siècle plus tard et, vers 1300, les tours sont appelées rocs, comme dans les pays d'Europe occidentale[47]. Pourtant, sur les rives de la Baltique, les formes schématiques qui se diffusent alors semblent plus empruntées au bateau slave qu'aux rocs occidentaux.

Tous ces tâtonnements vont s'interrompre à la fin du Moyen Âge en raison d'une évolution technique somme toute modeste : on prit de plus en plus l'habitude de réaliser les pièces d'échecs au tour à bois. Désormais, le roc s'inscrit dans un cylindre mouluré dont le sommet porte un crénelage (*pl. II*, 28-29). Ce type, dont dérive la forme conventionnelle actuelle, apparaît au plus tard dès la seconde moitié du XV^{e} s. L'iconographie italienne de la fin du *Quattrocento* figure une autre variante, dont la haute base moulurée supporte une demi-sphère ou une corolla (*pl. II*, 30)[48]. Aucun élément matériel ne semble confirmer l'existence réelle de cette dernière forme, mais ces pièces tournées étant le plus souvent confectionnées en bois, leur conservation demeure plus exceptionnelle que celle des pièces antérieures.

Un observatoire des transferts culturels

Achevons ce panorama qui nous a conduits d'un char très antiquisant à des relectures parfois inattendues, adaptées à chaque culture européenne. Dans les langues européennes actuelles, cette pièce du jeu d'échecs est partout appelée roc ou tour.

---

44. Samson 2011, 261-262.
45. Siglunes (Islande), https://sites.google.com/site/caroluschess/medieval-european-pieces/island ; Gräsgård (Suède), Ferm & Honemann 2005, 33 ; Copenhague, Nationalmuseet. Des pièces extérieures à l'espace scandinave leur sont apparentées, telles qu'un fantassin de Cracovie (Niemiec 2011), mais rien ne permet de dire qu'il ne s'agit pas de pions figuratifs.
46. La plus ancienne tour schématique découverte en Scandinavie provient de Bergen (Norvège) et son contexte est daté entre 1170-1171 et 1198 : Lund 2010, 57 et 69.
47. Nedoma 2014, 248-250.
48. Ramírez de Lucena *ca.* 1497 ; Luca Pacioli, *Gioco degli schacchi*, vers 1500 (Gorizia, Biblioteca della Fondazione Palazzo Coronini Cronberg).

La langue française a privilégié la tour, mais le vocabulaire des échecs a conservé un coup appelé roque, qui consiste à déplacer en même temps le roi et la tour de leur case primitive.

L'histoire du jeu d'échecs est évidemment un modeste sujet d'étude, mais il constitue un bon observatoire pour comprendre les modalités selon lesquelles s'opèrent les transferts culturels. Réinterpréter les différents aspects de son cheminement depuis l'Orient permet en effet de déconstruire des adaptations qui n'ont pas été uniformes dans le temps et dans l'espace et ont atteint successivement différents aspects, que les Occidentaux ont adaptés à leurs pratiques et à leur imaginaire. Nous n'avons abordé ici que la forme et la dénomination de la tour. Les autres pièces du jeu ont connu des tâtonnements identiques lorsque le vizir se transforma en reine et l'éléphant de guerre en évêque ou en fou. L'Occident a également mis en œuvre d'autres adaptations : celle des teintes marquant les deux camps et les cases de l'échiquier, le code de couleurs oriental n'ayant pas grand sens dans les cultures européennes[49] ; celle des matériaux, puisque l'ivoire de morse ou le bois de cerf ne sont pas attachés à la même symbolique que l'ivoire d'éléphant ou le cristal de roche. En dernier lieu, la réinvention occidentale toucha les règles du jeu, afin de mettre en œuvre dans les dernières décennies du Moyen Âge le jeu rapide que nous connaissons aujourd'hui[50].

Cette dernière mutation n'a pas atteint la tour qui, comme à l'origine, continue à se déplacer horizontalement ou verticalement d'un nombre illimité de cases. Mais, si elle constitua jusqu'à la fin du XV^e^ s. la pièce la plus forte des échecs, la tour fut alors éclipsée par les nouvelles possibilités accordées à la reine, qui devint l'élément central d'un jeu ressemblant désormais plus à une cour royale qu'à une armée[51].

Luc Bourgeois
CRAHAM (UMR 6273)
Université de Caen Normandie

49. Bourgeois 2015, 269-277.
50. Calvo 1998.
51. Yalom 2005, 195-199 et 213-224.

Références bibliographiques

Bourgeois L. (dir.) (2009), *Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an mil. Le* castrum *d'Andone*, Caen, Publications du CRAHM.

Bourgeois L. (2012), « Introduction et mutations du jeu d'échecs en Occident (X^e^-XIII^e^ s.) », *in* Goret & Grandet 2012, p. 23-32.

Bourgeois L. (2015), « Les échecs médiévaux, jeu des élites, jeux de couleurs », in *Faire lien. Aristocratie, réseaux et échanges compétitifs. Mélanges d'histoire médiévale offerts à Régine Le Jan*, L. Jégou *et al.* (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne (Histoire ancienne et médiévale ; 132), p. 269-277.

Caldwell D.H., Hall M.A. (éd.) (2014), *The Lewis Chessmen. New Perspectives*, Édimbourg, National Museums Scotland – Society of Antiquaries of Scotland.

Caldwell D.H., Hall M.A., Wilkinson C.M. (2009), « The Lewis Hoard of Gaming Pieces. A Re-examination of their Context, Meanings, Discovery and Manufacture », *Medieval archaeology*, vol. 53, n° 1, p. 155-203.

Calvo R. (1998), *Valencia, Spain. The Cradle of European Chess*, Vienne, Chess collectors international.

Casamar M., Valdès Fernandez F. (1999), « Les objets égyptiens en cristal de roche dans al-Andalus. Éléments pour une réflexion archéologique », in *L'Égypte fatimide, son art et son histoire* (Actes du colloque de Paris, 28-30 mai 1998), M. Barrucand (dir.), Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne (Islam), p. 368-382.

Caxton W. (1474), *Game and Playe of the Chesse*, Londres.

Colardelle M., Verdel É. (dir.) (1993), *Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement*, Paris, Éditions de la MSH (Documents d'archéologie française ; 40).

Cordez P. (2007-2008), « Images ludiques et politique féodale. Les matériels d'échecs dans les églises du XI^e^ s. », *Ludica. Annali di storia e civiltà del gioco*, t. 13-14, p. 115-136.

Ferm O., Honemann V. (dir.) (2005), *Chess and Allegory in the Middle Ages*, Stockholm, Sällskapet Runica et Mediævalia (Runica et mediævalia. Scripta minora ; 12).

Gaborit-Chopin D. (dir.) (2003), *Ivoires médiévaux (V^e^-XV^e^ s.). Catalogue. Musée du Louvre*, Paris, Réunion des Musées Nationaux.

Gamer H.M. (1954), « The earliest Evidence of Chess in Western Literature. The Einsiedeln Verses », *Speculum*, vol. 29, n° 4, p. 734-750.

Goldschmidt A. (1918), *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karolingischen und sächsischen Kaiser (VIII.-XI. Jahrhundert)*, t. 2, Berlin, Deutscher Verlag für Kunstwissenshaft.

Goldschmidt A. (1926), *Die Elfenbeinskulpturen aus der Zeit der karolingischen und sächsischen Kaiser (VIII.-XI. Jahrhundert)*, t. 4, Berlin, Deutscher Verlag für Kunstwissenshaft.

Goret J.-F., Grandet M. (dir.) (2012), *Échecs et trictrac. Fabrication et usages des jeux de tables au Moyen Âge*, Paris, Errance.

Goret J.-F., Poplin F. (2004-2005), « Le mobilier de qualité en matières dures d'origine animale du XI^e^ s. découvert sur le site de la motte de Loisy (Saône-et-Loire) », *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France*, p. 109-121.

Kluge-Pinsker A. (1991), *Schach und Trictrac. Zeugnisse mittelalterlicher Spielfreude in salischer Zeit*, Sigmaringen, Thorbecke (Monographien / Römisch-Germanisches Zentralmuseum ; 30).

Kupper J.-L. (2014), « Qu'est-ce qu'une marche ? Qu'est-ce qu'un marquis ? », *Cahiers de civilisation médiévale*, vol. 57/4, n° 228, p. 343-352.

Le Coq A. von (1913), *Koeniglich Preussische Turfan-Expeditionen*, Berlin.

Linder I.M. (1979), *Chess in Old Russia*, Zurich, Michael Kühnle.

Luckhardt J., Niehoff F. (éd.) (1995), *Heinrich der Löwe und seine Zeit. Herrschaft und Repräsentation der Welfen 1125-1235. Katalog der Austellung Braunschweig*, vol. 1, Munich, Hirmer.

Lund G.K. (2010), *Spill i middeladerens bysamfunn. En arkeologisk analyse av spillmateriale fra Bergen*, Masteroppgave i arkeologi, Institutt for arkeologi, historie, kultur- og religionsvitenskap, Université de Bergen, Våren, 105 p., 33 pl.

Lund G.K. (2014), « Early Medieval Chess in Scandinavia. An Introduction », *in* Caldwell & Hall 2014, p. 261-281.

Malinowski Ł. (2009), *Berserkir i úlfheðnar w historii, mitach i legendach*, Cracovie, Nomos.

Mehl J.-M. (éd. et trad.) (1995), *Jacques de Cessoles. Le livre du jeu d'échecs*, Paris, Stock (Moyen Âge).

Mennel J., Egenolff C. (1536), *Des Altenn Ritterlichen spils des SchachZabels grüntlich Bedeutung und klarer bericht* […], Francfort-sur-le-Main.

Mennel J., Köbel J., Schäffler J. (1507), *Schachzabel*, Constance, Schäffler.

Murray H.J.R. (1913), *A History of Chess*, Oxford, Oxford University Press.

Nedoma R. (2014), « Old West Norse Chess Terminology and the Introduction of Chess into Scandinavia », *in* Caldwell & Hall 2014, p. 248-250.

Niemiec D. (2011), « Czy Konrad Mazowiecki grał w szachy na Wawelu ? », in *Po drugiej stronie… Raporty przyjaciół-archeologów dla Wojtka Cholewy "Jonesa"*,

K. Dzięgielewski, Ł. Oleszczak (dir.), Pękowice, Wydawnictwo i Pracownia Archeologiczna, p. 195-206.

Orellana Calderón R. (éd.) (2007), *Libro de juegos. Acedrex, dados y tablas. Ordenamiento de las Tafurerias*, Madrid, Fundación José Antonio de Castro (Biblioteca Castro).

Pastoureau M. (1990), *L'échiquier de Charlemagne. Un jeu pour ne pas jouer*, Paris, Adam Biro (1/1).

Price N. (2014), « The Lewis "Berserkers". Identification and Analogy in the Shield-Biting Warriors », *in* Caldwell & Hall 2014, p. 29-44.

Publicus J. (1482), *Ars memoria*, Venise.

Ramírez de Lucena L. (*ca.* 1497), *Repeticion de amores y arte de ajedrez con CI juegos de partido*, Salamanque.

Rybina E.A. (1992), « Recent Finds from Excavations in Novgorod », in *The Archaeology of Novgorod (Russia)*, M.A. Brisbane (dir.), Lincoln, The Society for Medieval Archaeology (Monograph series ; 13), p. 160-192.

Samson V. (2011), *Les* Berserkir. *Les guerriers-fauves dans la Scandinavie ancienne, de l'âge de Vendel aux Vikings (VI^e^-XI^e^ s.)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion (Histoire et civilisations).

Sanvito A. (2000), *Scacchi et tavole da gioco nella Collezione Carrand*, Florence, Museo nazionale del Bargello (Lo specchio del Bargello ; 47).

Silagi G., Bischoff B. (éd.) (1979), *Die lateinischen Dichter des deutschen Mittelalters*, vol. 5 : *Die Ottonenzeit*, n° 2, Munich, Monumenta Germaniae Historica (*Poeti latini medii aevi* ; 5).

Wichmann H., Wichmann S. (1960), *Schach. Ursprung und Wandlung der Spielfigur in zwölf Jahrhunderten*, Munich, Callwey.

Yalom M. (2005), *Birth of the Chess Queen. A History*, New York, HarperCollins.

PLANCHES

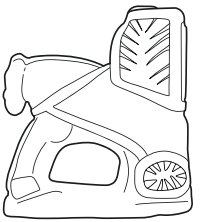
(Échelles diverses)

Mise en page réalisée par
J.-C. Fossey/CRAHAM



1 | 2

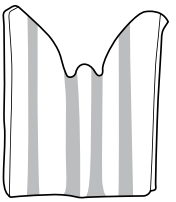




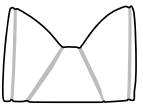
3



4



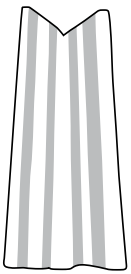
5



7

—

8

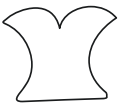


6



9





10



11



12



13 | 14





15

Planche I

1. Oasis de Goachang (Chine).
D'après Le Coq 1913, p. 217

2. Ancien trésor de l'abbaye de Saint-Denis (Italie du Sud).
D'après Pastoureau 1990, fig. 11

3. Motte de Loisy (Saône-et-Loire).
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

4. Trésor du monastère de Celanova (Espagne).
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

5. *Castrum* d'Andone, Villejoubert (Charente).
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

6. Château de Boves (Somme).
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

7. Colletière (Charavines, Isère).
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

8. Production ottonienne ?
Staatliche Museen, Berlin, d'après Goldschmidt 1918, pl. XXVI, n° 81

9. *Libro de ajedrez, dados y tablas*, Séville, 1283.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

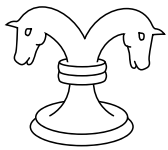
10. Nicholes de S. Nicholaï, *Le Gieu des eskies*, Paris, début du XIVe s.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

11-12. Lübeck (Allemagne).
Dessins J.-C. Fossey/CRAHAM

13. Armorial Bellenville, vers 1364-1386.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

14. Helmond (Pays-Bas).
D'après Kluge-Pinsker 1991, n° A34

15. D'après Ramírez de Lucena *ca*. 1497.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

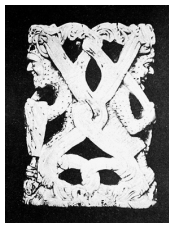


16 | 17

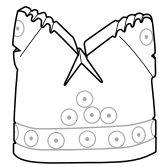




18



19

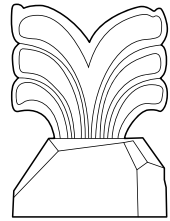


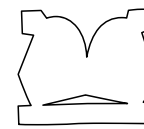


20 | 21

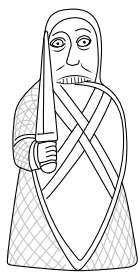


22

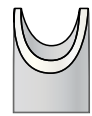




23 | 24



26

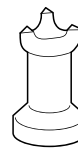


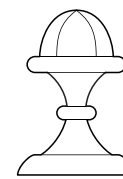


25 | 27



28





29 | 30

Planche II

16. Maître B.R., Rhin inférieur, fin des années 1480.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

17. Paris, Musée du Louvre.
D'après Goldschmidt 1926, pl. LXIII, n° 180-d

18. France du Nord ou Angleterre.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

19. Loch St Columba (Écosse). Édimbourg, Musée national.
D'après Goldschmidt 1926, pl. LXXI, n° 256-b

20. Château de Fréteval (Loir-et-Cher).
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

21. Grodno (Biélorussie).
D'après Linder 1979, p. 80

22-25. Novgorod (Russie).
Dessins J.-C. Fossey/CRAHAM

26-27. Dépôt de l'île de Lewis (Hébrides extérieures, Écosse).
Dessins J.-C. Fossey/CRAHAM

28. Château de Borgholm (Räpplinge, Suède).
Cliché I. Rodet-Belarbi

29. Manuel dit de Philippe VI de Valois, Paris, 1416.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM

30. D'après Ramírez de Lucena *ca*. 1497.
Dessin J.-C. Fossey/CRAHAM